

Jean-Claude Battarel

## Un Dieu autre ? Une lecture de Simone Weil

Au-delà de la plainte, se font entendre dans les cures silence et solitude. Il y a bien sûr la solitude sociale, mais aussi une autre solitude dont les signifiants, quand il y en a, sont néant, vide, désert, pas de sens, manque à être. Une solitude de l'être qui est au-delà du langage, qui le transperce : horizon déshabité de l'être, aura dit Lacan, point d'où peut se déduire S de A barré, d'où s'aperçoit une jouissance autre. Nous avons pris le parti de partir de ce point dans cette lecture de Simone Weil. En fait, à en suivre le fil, est apparu en quoi un « Dieu autre » – en référence à la jouissance autre, celle que couvre l'objet *a* et qui est au carrefour du réel et de l'imaginaire – n'est qu'une partie de ce qui a pu faire, pour elle, nouage par Dieu et la religion comme sinthome.

À côté de l'agitation phallique actuelle, faite de rivalité, de pseudo-égalité entre homme et femme, de déssexualisation, du Un tous pareils, de positif/négatif, se manifeste une autre aspiration – qui aspire tout aussi bien –, celle du spirituel. Sectes, religions, mouvements philosophiques, science même tentent d'y répondre, donnant du sens là où il se dérobe. C'est justement un des aspects de notre époque que cette recherche de spiritualité – à la mesure de sa vacuité –, fût-ce au travers d'une naïve athéologie dont le succès en librairie montre bien l'intérêt qui y est porté.

Parallèlement à cela, sans qu'il y ait de joint, vient le corps : on en fait un culte, on s'en plaint aussi, il se manifeste, ô combien, dans les fins de cure par exemple, quand le signifiant ne tient plus la place qu'il avait, quand les registres se dénouent.

L'anatomie d'abord a depuis des siècles donné une image du corps, modèle contredit par les hystériques bien là pour dire que le corps réel, on n'en sait rien, le corps, c'est de l'imaginaire. À l'heure actuelle, une pseudo-science, via les neurotransmetteurs, introduit ce

qui a pu être appelé l'homme neuronal, où se dirait le réel de la science, savoir scientifique qui déterminerait l'idée, sur le plan imaginaire, que l'on a non plus de son corps mais de son fonctionnement. Dans ce nouage-là, plus de sujet : la dépression, par exemple, signifiant tendant à se généraliser, devient pour certains un déficit en sérotonine, déficit qui signe le surplus d'un « je n'en veux rien savoir de ce qui m'arrive », « je ne veux rien savoir de cet objet cause du désir », « tout cela, c'est du "réel" », « je n'y suis pour rien ». Et c'est justement à ce rien que la religion s'attache. L'objet est remis à la science ou tout aussi bien aux cognitivistes et autres comportementalistes, dans une forclusion du sujet. Et, comme dans toute forclusion, il y a un retour dans le réel. De plus en plus « coupé » de son corps, l'homme moderne a diverses réponses possibles qui se retrouvent aussi bien dans les cures. À la plainte hystérique passée se substituent maintenant des plaintes qui touchent beaucoup plus directement au corps, et d'une manière plus grave, car plus destructive, telles l'anorexie mentale, la maladie de Crohn ou autres. Elles témoignent d'une coupure bien plus radicale, comme si l'inconscient ne faisait plus joint entre corps et esprit. Non qu'il s'agisse de nouvelles maladies, il y a bien longtemps qu'elles existent, mais l'expression de la demande a changé : maintenant, on consulte aussi le psy pour cela.

Donc, à la plainte hystérique mettant le corps en avant, questionnement adressé au Maître, s'est substituée une demande que je dirais bien plus « crue », sans lapsus ou rêves, à la pensée dite « opératoire », qui vient comme réponse à non plus un refoulement, mais à ce qui pourrait paraître forclos. C'est une demande qui, bien plus que questionner, exige une réponse, dans un « guérissez-moi ! ». Alors, pourquoi parler de Dieu à ce propos ? C'est que la religion s'occupe aussi des corps, elle vient même les régler au travers de ce qui serait permis ou non, de la naissance à la mort en passant par la sexualité. La résurrection sera celle des corps, est-il dit. La canonisation ne vient pas seulement après une vie exemplaire : ainsi un père a-t-il été canonisé simplement parce que son corps avait été retrouvé intact vingt ans... après sa mort !

C'est à ce titre que j'ai choisi d'évoquer Simone Weil, non pour en faire l'analyse ou un exemple, mais à titre d'illustration, illustration de la façon dont, chez elle, le religieux et le spirituel peuvent

venir répondre de cette fracture du corps et de l'esprit, peuvent faire nouage, mais aussi de la façon dont, par la richesse et l'intelligence de ses propos, elle éclaire le fonctionnement de la religion, en particulier trinitaire que Lacan avait qualifiée de « vraie religion ». Nombre de ses propositions, nous le verrons, viennent en écho à celles de Lacan sur la religion mais aussi sur la position féminine, dans son rapport à Dieu. Ce qui se propose est un nouage qui permet d'éclairer le rapport, comme aussi bien le non-rapport, entre religion et psychanalyse et à partir de là une esquisse de la spécificité que pourrait avoir la psychanalyse. La position de principe de Simone Weil part, comme elle l'écrit dans ses *Cahiers*<sup>1</sup>, d'un : « Je n'est rien... il faut détruire le moi. » Sans doute cherchera-t-elle en vain et dans un premier temps une réponse dans le communisme à cette position, mais, dans un second temps, c'est à partir de cette position du rien de l'objet et d'un Autre qui ne répond pas que semble s'élaborer ce que nous nommerons sa construction quant à Dieu et la religion.

### **Biographie**

Quelques mots d'abord sur la biographie de Simone Weil très engagée dans son temps. Elle est née en 1909 à Paris de parents juifs non pratiquants, et on ne sait de son enfance que les problèmes de santé qui mettent sa vie en danger. Élevée dans une phobie familiale des microbes, cette enfant alterne lycée et cours particuliers. En 1928, elle est admise à l'ENS. Elle fait alors la demande de service civil, « ne se sentant pas se limiter aux travaux réservés aux femmes ». En 1931, débutent des migraines qui ne la quitteront plus – la souffrance sera d'ailleurs un thème majeur de ses écrits. À 22 ans, elle est admise à l'agrégation. Surnommée « la vierge rouge » de par son engagement militant où alterneront travail en usine, postes de professeur, et son intérêt pour Dieu, elle écrit des articles engagés sur le syndicalisme, les mouvements pacifistes et anti-coloniaux. En 1936, elle s'engage dans la guerre civile en Espagne où elle est gravement brûlée. Elle voyage. Puis vient la guerre. Elle va à Londres auprès des forces françaises libres. Malnutrie, la tuberculose l'emporte à 34 ans en 1943. Elle sera enterrée dans la partie catholique d'un cimetière anglais. Elle n'aura pourtant jamais fait sa

1. S. Weil, « Cahiers », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999.

demande de conversion au catholicisme, très critique envers l'Église : dans sa lettre à un religieux en 1942 <sup>2</sup>, elle expose en trente-cinq points ses réserves. Je vous en cite une : « Tout se passe comme si avec le temps on avait regardé non plus Jésus, mais l'Église comme étant Dieu incarné ici-bas [...] mais il y a une petite différence : c'est que le Christ était parfait, au lieu que l'Église est souillée de quantités de crimes. » Elle n'aura jamais de réponse à sa lettre... L'Autre ne répond pas !

Et pourtant, elle y croit à Jésus-Christ, elle croit en Jésus-Christ. Croire au sens que Lacan donne à ce mot, en ce qu'il *dit* quelque chose, qu'il énonce ce qui se distingue comme vérité et comme mensonge. Autant le Dieu qu'elle présente est déduction logique, hypothèse nécessaire et indécidable, autant le Christ est croyance, en rupture avec cette logique.

### **Dieu – le réel**

Un Dieu, ça se rencontre dans le réel, dit Lacan dans « Les Noms-du-Père ». C'est sur ce point de donner du sens que la religion s'appuie, et donner du sens tel que Lacan l'indique dans le séminaire « R.S.I », c'est donner consistance en ce qu'on y nomme quelque chose qui fait surgir la dit-mension du réel. Comme R, S et I sont des Noms-du-Père, la Trinité elle aussi nomme en ce qu'elle donne un nom aux choses, fonction radicale du Nom-du-Père.

Je poursuis avec Lacan : il n'est pas vrai pour la religion que Dieu *soit* seulement – qu'il soit de l'ordre de l'Être. « Ce que la religion dit, c'est qu'il ek-siste, qu'il est l'ek-sistence par excellence, c'est-à-dire qu'en somme il est le refoulement en personne, il est même la personne supposée au refoulement <sup>3</sup>. » Dieu est ce qui fait qu'à partir du langage – et non dans le langage – il n'y a pas de rapport sexuel. Dieu n'est pas dans le langage où s'inscrit le non-rapport, il « comporte l'ensemble des effets de langage, y compris les effets psychanalytiques, ce qui n'est pas peu dire ! », ajoute-t-il.

2. S. Weil, *Lettre à un religieux*, Paris, Gallimard, 1999, p. 40. Écrite en 1942, cette lettre fut adressée au père Couturier, un dominicain connu à l'époque pour son œuvre dans le domaine sacré.

3. J. Lacan, « R.S.I. », séminaire inédit, leçon du 1<sup>er</sup> mars 1975.

Par rapport à cela, comment situe-t-elle ce Dieu trinitaire ? Dieu est là à penser comme une « harmonie de penseurs séparés dans une pensée commune », harmonie dans le sens d'une proportion, d'une unité des contraires, comme le faisaient les pythagoriciens. Penser Dieu comme Un est le penser comme une chose et il n'est pas en acte, ou alors c'est le penser comme un sujet, et pour être en acte, il a besoin d'un objet. Mais alors la Création serait nécessité et non pas amour, nous dit Simone Weil.

Ce Dieu-là, ni Un ni sujet, n'est rien que le trou dans le réel, le *troumatisme* comme le dirait Lacan, et c'est à cette place précisément qu'elle le met : elle l'invente, le fait être vrai, comme la psychanalyse avec l'inconscient invente <sup>4</sup> à partir du rien de l'objet. Le Dieu qui se propose à elle est un Dieu d'absence, impersonnel : une parfaite absence, dit-elle, une perfection sans faille, il est à une distance infinie. Pas de dénomination, ou plutôt d'imprononçable pour ce Dieu-là, il n'est rien, il ne parle pas, il ne répond pas. Il ne se définit pas par rapport au symbolique, c'est un Dieu du réel, un Dieu impensable, irréprésentable, non nommé...

Et pourtant il se définit d'être amour. C'est très énigmatique dans ce contexte, cette formulation « Dieu est amour » ! Je pense qu'on peut la considérer comme un dire. Le propre du sens, c'est qu'on y nomme quelque chose et cela fait surgir la dit-mension, la « dit-mension justement de cette chose vague qu'on appelle les choses, et qui ne prennent leur assise que du réel, c'est-à-dire d'un des trois termes dont j'ai fait quelque chose qu'on pourrait appeler l'émergence du sens », nous dit Lacan <sup>5</sup>. À l'identique, on peut considérer cette affirmation, « Dieu est amour », comme venant faire surgir une dit-mension qui donne une consistance au réel, qui lui donne une assise. « Dieu a créé par amour, pour l'amour. Dieu n'a pas créé autre chose que l'amour même et les moyens de l'amour. Il a créé toutes les formes de l'amour. Il a créé des êtres capables d'amour à toutes les distances possibles <sup>6</sup>. » Lui-même est allé à une distance infinie.

Si Dieu a été un créateur, c'est qu'il acceptait de perdre, ajoutet-elle. Il n'a créé que l'amour, Dieu n'est pas être, il est amour et il

4. J. Lacan, « Les non-dupes errent », séminaire inédit, leçon du 19 février 1974.

5. *Ibidem*, leçon du 11 mars 1975.

6. S. Weil, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 697.

ne peut que s'aimer lui-même. En créant, Dieu renonce à être tout, il abandonne un peu d'être à ce qui est autre que lui. La Création est renoncement par amour, mais un amour divin où se dit la dimension mystique : « L'âme n'aime pas comme une créature d'un amour créé. Cet amour en elle est divin, incréé, car c'est l'amour de Dieu pour Dieu qui passe à travers elle. Dieu seul est capable d'aimer Dieu. Nous pouvons seulement consentir à perdre nos sentiments propres pour laisser le passage en notre âme à cet amour. C'est cela se nier soi-même. Nous ne sommes créés que pour ce consentement. L'amour est une orientation, pas un état d'âme <sup>7</sup>. »

Dans « Les non-dupes errent », Lacan qualifie l'amour comme se référant d'abord « à l'événement, quand un homme rencontre une femme. Il n'est rien de plus qu'un dire, en tant qu'événement. Un dire qui s'adresse au savoir en tant qu'il est dans l'inconscient ». Ici, dans ce mysticisme, véritable plongée dans la jouissance de Dieu, comme le qualifie Lacan, le sujet est totalement aboli, il n'est plus que consentement à ce dire, tandis que la jouissance reste voilée : « La nécessité est le voile de Dieu », écrit-elle dans ses *Cahiers*.

### La nécessité

Donc, l'humain est soumis à la nécessité – à ce qui ne cesse pas de s'écrire, dirait Lacan – et, comme elle le dit, aux lois de la pesanteur, soit le réel. Il en est l'esclave. « Une créature ne peut pas ne pas obéir : désirer l'obéissance ou ne pas la désirer est le seul choix », même s'il ne le désire pas, il obéit. Il est soumis à la nécessité mécanique. « Toutes les horreurs qui se produisent en ce monde sont comme les plis imprimés aux vagues par la pesanteur. C'est pourquoi elles enferment une beauté. » Le nécessaire a comme préalable la rencontre de l'impossible <sup>8</sup> ; cette rencontre est ici celle de Dieu. On ne peut jamais sortir de l'obéissance à Dieu (le réel) : « Ce qui en l'homme est l'image même de Dieu, c'est quelque chose qui en nous est attaché au fait d'être une personne, mais qui n'est pas ce fait lui-même. C'est la faculté de renoncement à la personne, c'est l'obéissance <sup>9</sup>. » La nature charnelle de l'homme lui est commune avec

7. *Ibid.*, p. 702.

8. J. Lacan, « Les non-dupes errent », *op. cit.*, leçon du 8 janvier 1974.

9. S. Weil, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 743.

l'animal : c'est un phénomène aussi mécanique que la pesanteur <sup>10</sup>. L'homme est soumis à cette nécessité, il en est l'esclave... « J'ai la certitude, dit-elle, que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres. » Dans les phénomènes psychologiques ou sociologiques, il y a une nécessité analogue à la nécessité mathématique. La nécessité, force qui gouverne le monde, n'est dans son rapport à l'intelligence ni un rapport maître-esclave, ni un rapport d'égalité ; il « est le rapport de l'objet contemplé au regard <sup>11</sup> ». C'est cette nécessité qu'a voulue Dieu et seulement cela, dit-elle, comme venant préfigurer la construction de l'objet *a* !

Mais ce Dieu d'absence n'est pas tout, ne s'inscrit pas dans un binaire. Le tout se fait dans la Trinité : par le Dieu absent, par le Dieu présent, soit le Christ et un troisième terme qui est fait de la relation de l'un à l'autre, « la relation de Dieu à Dieu », nous le verrons plus loin, cet ensemble faisant de la religion catholique la « vraie » religion, comme l'a qualifiée Lacan.

### **Le Christ – l'imaginaire**

Poursuivons avec Simone Weil. Il y a une distance infinie entre Dieu et Dieu et c'est la crucifixion. Porter sa croix n'est pas se résigner : la seule croix est la totalité de la nécessité qui emplit l'infinité <sup>12</sup>. Le Christ a été fait malé-diction pour nous : pas seulement son corps, mais aussi son âme. C'est en rapport à ce Dieu absent que se marque, par l'Incarnation, la présence du Christ : « On ne peut penser à Dieu à la fois, non pas successivement, comme trois et Un qu'en le pensant à la fois comme personnel et impersonnel. Autrement on se représente, tantôt une seule Personne divine, tantôt trois Dieux <sup>13</sup>. » Dieu par son silence a aussi rapport au *logos* : « Le verbe est le silence de Dieu », dit-elle dans ses *Cahiers*, mais ce silence est mis en tension avec le cri, le cri de désespoir du Christ, comme deux extrêmes. Le Christ, qui est le Verbe incarné mais aussi qui pourrait être « la Jouissance en tant qu'elle intéresserait, non pas l'autre du

10. *Ibid.*, p. 696.

11. *Ibid.*, p. 613.

12. *Ibid.*, p. 706.

13. S. Weil, *Lettre à un religieux*, *op. cit.*, p. 40.

signifiant, mais l'autre du corps, l'autre de l'autre sexe <sup>14</sup> », vient ici faire joint entre l'imaginaire du corps et le réel d'un Dieu.

Création, Incarnation et Passion sont les folies de Dieu, dit Simone Weil. La création, nous l'avons abordée avec le Dieu du silence. L'Incarnation, elle, est le joint de la limite et de l'illimité, du corps imaginaire avec le réel. Quant à la Passion, le Christ est un esclave dans l'agonie au point d'en devenir une chose, « un peu de chair misérable, clouée sur une croix », rebut. Si cet esclave est Dieu, il y a là, à son sens, perfection dans l'unité des contraires, parfaite harmonie pythagoricienne. Là se fait le nouage des registres R, S et I. Le corps du Christ, imaginaire et Verbe incarné, glisse vers le réel dans ce corps sans limite, démultiplié à l'infini par la Communion. Le Christ est la Vérité et il y a à « reconnaître la vérité que l'âme est une chose morte, analogue à la matière <sup>15</sup>, elle n'a pas à mourir ».

La Communion n'est pas le symbole du corps du Christ, elle est le corps du Christ. Il s'agit, pour Simone Weil, non pas d'une croyance – trompeuse – mais d'une certitude, comme on la rencontre dans la psychose. Dans ses *Cahiers*, elle note qu'il faut vider Dieu de sa divinité pour l'aimer : « Il [Dieu] s'est vidé de sa divinité en devenant homme, puis de son humanité en devenant cadavre (pain et vin), matière <sup>16</sup>. » Lacan, lui, nous dit, dans « Les non-dupes errent » : « L'amour de Dieu est la supposition qu'il désire ce qui s'accomplit à toute fin [...], c'est une transformation du terme désir en terme fin », fin qui est ici illustrée par le cadavre et la matière. « Le rapport du corps et de la mort est articulé par l'amour divin d'une façon telle qu'il fait d'une part que le corps devient mort, que la mort devient corps d'autre part, et que c'est par le moyen de l'amour. » Ce rapport du corps à la mort est baptisé amour, précise Lacan <sup>17</sup>.

### **La religion et l'objet du désir**

« La religion ne consiste pas en autre chose qu'un regard. » Elle est, en tant qu'objet, semblant, entre le S et le R, mais aussi vraie, entre I et S, à venir nouer les trois registres. « Au centre de la religion

14. J. Lacan, *op. cit.*, leçon du 17 décembre 1974.

15. S. Weil, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 708.

16. *Ibid.*, p. 907.

17. J. Lacan, « Les non-dupes errent », *op. cit.*

catholique se trouve un peu de matière sans forme, un peu de pain. L'amour dirigé sur un peu de pain est strictement impersonnel. Ni le Christ ni le Père ne sont au centre de la religion catholique, mais un morceau de pain. C'est le scandale de la religion, tant il n'y a pas un contact direct et personnel, sinon c'est un amour imaginaire <sup>18</sup>. »

Ceux qui consentent à la mort de l'âme, dans l'illusion d'une vie illusoire de l'âme dans une autre vie, n'ont plus de moi. Engendré de l'eau et de l'Esprit, ils ne sont plus autre chose qu'une certaine intersection de la nature et de Dieu. « Cette intersection c'est le nom dont Dieu les a nommés de toute éternité, c'est leur vocation », écrit Simone Weil. Elle indique là la fonction de nouage qu'a une religion quelle qu'elle soit : elle *nhomme*. « Toute pratique religieuse, tout rite, toute liturgie est une forme de la récitation du nom du Seigneur et doit en principe avoir une vertu ; la vertu de sauver quiconque s'y adonne avec ce désir. » Le changement de religion pour l'âme est comme un changement de langage pour l'écrivain. Les différentes religions sont plus ou moins aptes à une récitation correcte du nom du Seigneur <sup>19</sup>. « Le désir n'a pas d'objet sinon de venir signifier les confins de la Chose, c'est-à-dire ce rien autour de quoi se noue toute passion humaine. Là est la place où nous avons à aimer le prochain comme nous-mêmes », disait Lacan en 1960 <sup>20</sup>. Le Dieu que nous désigne Simone Weil pourrait bien venir nommer cette Chose qui n'est pas l'objet.

### **Conclusion**

De quoi s'agit-il de sauver l'homme ? Dieu, nous l'avons vu, délivre du sens, ce dans tous les... sens du terme. La psychanalyse a aussi cette fonction dans un « pas de sens ». Lacan y répond dans son discours aux catholiques : « Sous diverses formes, l'homme compose avec la Chose : dans la religion, qui lui inspire la crainte de la Chose et lui fait s'en tenir à juste distance – dans la science, qui n'y croit pas, mais que nous voyons maintenant confrontée à la méchanceté fondamentale de la Chose. » La pulsion de mort est comme une réponse de la Chose, quand nous voulons ne rien en savoir, elle non

18. S. Weil, *Œuvres, op. cit.*, p. 754-755.

19. *Ibid.*, p. 745.

20. J. Lacan, *Discours aux catholiques* (1960), Paris, Le Seuil, 2005.

plus ne sait rien de nous. Est-ce en ce sens que la religion peut apparaître comme une réponse au nécessaire ?

Faite pour guérir les hommes, de leur manque à être, la religion délivre du sens, noie dans le sens, dit Lacan <sup>21</sup>, à « prendre le symbolique corps à corps <sup>22</sup> ». Refoulera-t-elle la psychanalyse comme symptôme – en tant que manifestation du réel – ou la psychanalyse réussira-t-elle à produire un autre réel qui fasse le poids, à ne plus vouloir rien en savoir ?

21. J. Lacan, *Le Triomphe de la religion* (1974), Paris, Le Seuil, 2005.

22. J. Lacan, « Les non-dupes errent », *op. cit.*